

« Faire le deuil d'une cohérence globale »

Entretien avec Pilar

Informations recueillies en janvier 2010 auprès de Pilar, impliquée depuis sept ou huit ans dans des dynamiques anarcha-féministes (ou féministes libertaires) à Grenoble.

Féministes radicales, groupes de femmes, lesbiennes et personnes transgenres sont une composante importante des dynamiques libertaires sur l'agglomération grenobloise. Pour donner une idée numérique de cette importance, on peut signaler la manifestation de nuit organisée le 25 novembre 2009 à Grenoble, à l'occasion de la dernière journée contre les violences faites aux femmes. Non mixte, cette manifestation a rassemblé près de deux cent cinquante personnes. Mais surtout on compte sur Grenoble de très nombreuses activités et actions anarcha-féministes et une part importante des initiatives libertaires, sur des terrains moins systématiquement associés aux thématiques féministes, présentent une dimension féministe. Celle-ci s'exprime, d'une part, à travers l'usage fréquent de la non-mixité entre « femmes », entre « trans, pédés, gouines » ou encore entre « femmes, lesbiennes, trans » (pour être plus précis, on pourrait parler de « mixités choisies »), d'autre part, par les contenus et les terrains investis.

D'après Pilar, cette tendance s'explique en grande partie par la forte présence de femmes et de groupes de femmes. Les femmes et toutes les personnes partageant une culture politique féministe sont nettement majoritaires sur plusieurs terrains de luttes composant le mouvement alternatif et libertaire grenoblois et en tout cas bien présentes dans la plupart d'entre eux.

On peut ainsi répertorier, pour ces seules huit dernières années, de nombreuses activités, le plus souvent en non-mixité, voulue ou de fait : une série de squats d'habitation et d'activité ; des ateliers d'échange de savoirs variés, tels que mécanique auto, soudure, auto-examen gynéco ou

actuellement un atelier vélo, ce dernier étant mixte ou non mixte selon le jour ; une bibliothèque féministe ; l'édition régulière de brochures féministes¹ ; deux émissions de radio, avec depuis sept ans *DégenreE*, l'émission pour déranger² et, depuis peu, une émission (mixte cette fois) en libre antenne, *Cas-libres*³, portant sur les questions de corps, d'amours et de sexualités ; les Enrageuses, un collectif travaillant sur la prise en charge collective des violences sexuelles et de genre ; le groupe femmes du collectif « Défends-Toi », autour des luttes pour le logement ; la projection de films sur les thématiques pédé ; un club de SF entre femmes ; des groupes de théâtre-rencontre, notamment autour des *Monologues du Vagin* et de la vie et des pensées d'Emma Goldman ; un groupe mixte d'intervention dans les lycées autour des genres et des sexualités ; l'organisation d'exposés en public sur des écrits féministes ; des formations et des groupes autogérés d'autodéfense féministe ; de nombreuses initiatives en non-mixité choisie ou de fait, au sein de dynamiques activistes mixtes, etc. On peut pour finir citer le collectif des FRASC, Féministes pour la réappropriation de l'avortement, des sexualités et de la contraception (dont le nom est un clin d'œil au MLAC, Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception), qui s'est constitué contre la restructuration de l'hôpital « couple-enfant » et la dégradation des conditions d'avortement⁴, et qui a depuis élargi son champ d'action.

Les mouvements de femmes à Grenoble s'inscrivent dans une longue histoire, depuis le MLAC, le lancement du Mouvement français pour le planning familial, (avec le premier planning familial en France) et les nombreux mouvements de femmes des débuts, jusqu'aux initiatives féministes radicales dont il est question dans ce texte. Celles-ci prennent bien sûr des formes variées, au sein d'un milieu multiple et ramifié, complexe et changeant, également relié à des dynamiques féministes qui ne se définissent pas spécifiquement comme libertaires. Pilar distingue, à la base de son anarcha-féminisme, des positions anticapitalistes et antiautoritaires ainsi qu'une analyse de la société de classes. La critique du patriarcat articule, dans et hors de la famille, l'analyse de l'exploitation économique des femmes et la politisation du privé et de l'intimité comme terrain de l'oppression sexiste. Mais pour Pilar les influences sont aussi venues d'ailleurs, et notamment dans les années 90 de Lyon, où les expériences et analyses du féminisme radical et de l'antisépécisme ont connu un essor important. Pour ces dynamiques grenobloises (féministes, lesbiennes, transgenres), il ne s'agit pas seulement de lutter contre un processus général d'aliénation, mais d'entreprendre partout et tout de suite une lutte contre l'ensemble des rapports de domination, au plus

1. Dont on peut trouver certaines ici : <http://infokiosques.net/genres>

2. Des émissions sont téléchargeables ici : <http://infokiosques.net/degenre>

3. <http://cas-libres.poirvion.org/>

4. Publié à cette occasion, le livre *Avorter. Histoires des luttes et des conditions d'avortement des années 1960 à aujourd'hui* par le collectif IVP, éditions Tahin-Party, Lyon, janvier 2009 et téléchargeable : <http://infokiosques.net/spip.php?article570>

près de la vie de toutes et tous et dans les interactions les plus immédiates. Cette démarche se traduit à la fois par la rupture et le renforcement par rapport aux comportements et groupes sociaux dominants, mais aussi par des pratiques de déconstruction de ces rapports et des identités qui les accompagnent, au sein du mouvement dans son ensemble, aussi bien que dans des cadres non mixtes. Théoriquement ce mouvement de déconstruction (y compris des genres et des identités sexuelles) se reconnaît dans le féminisme matérialiste (en particulier les analyses de Delphy et de Guillaumin), mais aussi dans les analyses de Foucault. Une des bases de cette pensée est le refus de l'idée de « nature » avec ses déterminismes et ses lois nécessaires et incontournables. S'appuyer sur le parti pris qu'il n'y a pas de nature mais des réalités socialement construites permet de s'employer à les ébranler, à les déconstruire et à les réagencer. Cela encourage aussi à cultiver prudence et autocritique, partant de l'idée qu'il ne s'agit pas de se libérer intégralement des normes sociales (si l'on considère qu'être en société signifie toujours être construit-e par ses normes – quelle qu'elles soient –, fortement intériorisées et incorporées en chacun-e de nous), mais que l'on peut œuvrer à les ouvrir et à les remplacer.

Ces conceptions et les pratiques immédiates et concrètes dont elles sont l'expression entraînent de nombreuses discussions, polémiques et conflits avec d'autres courants de l'anarchisme.

Un premier exemple est celui de la « justice ». En s'appuyant sur le travail spécifique lié aux violences sexuelles et de genre, de nombreuses féministes libertaires soulignent que l'on ne peut pas en rester à de simples affirmations générales et abstraites dénonçant les pratiques répressives de la société actuelle, en laissant à la société à venir le soin de résoudre ses problèmes de violence, comme par enchantement. Il s'agit au contraire de répondre dès maintenant aux violences, de prendre en compte la souffrance qu'elles provoquent et d'élaborer tout de suite des réponses et des modalités pour y faire face⁵. En deçà des grands principes généraux, il s'agit bien, dès maintenant et au plus près de notre vie, d'inventer une « justice communautaire ».

Un autre exemple porte sur l'opposition aux technologies de pointe et au monde qu'elles façonnent, luttes importantes et auxquelles prennent part des féministes à Grenoble, un des hauts lieux de développement des nanotechnologies notamment. Elles s'associent à cette contestation, en s'appuyant, entre autres, sur leurs préoccupations liées aux corps et aux identités construites, sur leur refus de la « nature » et d'un ordre soi-disant « naturel », pour souligner l'ambiguïté des nouvelles technologies du point de vue de l'émancipation. Ces courants s'opposent en premier lieu aux « primitivistes » et autre adorateurs de la nature parfois virulents dans le mouvement libertaire et anti-industriel. La complexité du rapport aux techniques va cependant plus loin : il s'agit de prendre en compte les apports du « progrès » technique (des techniques d'avortement aux

5. À ce sujet, lire la brochure *Lavomatic*, <http://infokiosques.net/spip.php?article672>

moyens mobilisés dans la transformation et le prolongement des corps, en passant par l'introduction de l'électroménager dans la vie quotidienne), tout en soutenant que sciences et technologies ne sont pas neutres, que le système technicien tend au totalitarisme, qu'on peut refuser en bloc certaines trajectoires technologiques. Un féminisme qui promeut un rapport pragmatique et individualisé à l'émancipation (en même temps que des élans collectifs et communautaires) affirme que tous les gestes et tous les outils n'émancipent ni n'aliènent chacun-e de la même façon et que ce sont les personnes qui déterminent pour elles-mêmes (et plus sûrement à plusieurs) les moyens de leur émancipation. Vouloir combiner ce parti pris avec des mots d'ordre collectifs et des critiques de système signifie faire le deuil d'une cohérence globale au profit d'un va-et-vient entre l'attention aux situations concrètes et la recherche de lignes de front... D'où des discussions véhémentes, qui traduisent la difficulté de penser l'émancipation libertaire.

Plus globalement, les discussions portent sur des problèmes de fond tels que celui des normes, avec, d'un côté, le refus de toute norme, dénoncée comme autoritaire et répressive, et, de l'autre côté, la volonté de modifier les comportements, d'inventer et d'expérimenter un milieu nouveau, des normes nouvelles à partir des expériences accumulées et, surtout, des situations concrètes et vécues. Elles font le va-et-vient entre les aspirations à un renversement massif et radical de l'ordre social et politique et sa transformation parcellaire – mais non moins radicale – ici et maintenant, dès que possible et dès que besoin.

En pratique, ces courants mettent en avant la responsabilité à prendre position, la nécessité de tenir compte de la complexité des situations concrètes et à ne pas parler à la place des autres, et la force trouvée à partir de soi, dans le passage à l'action et dans la prise de contrôle sur sa propre réalité.

Ces pensées et ces pratiques se cristallisent en partie dans un « milieu » et un « mouvement », souvent conflictuel et contradictoire, mais capable de poser des problèmes de fond. Elles se conçoivent en tout cas, pour Pilar, comme compatibles avec d'autres luttes émancipatrices, puisqu'on les retrouve à Grenoble au sein du syndicalisme, de luttes pour le logement, avec des personnes sans papiers, des luttes anti-carcérales ou dans le refus des politiques de la ville et du développement industriel. De nombreux militantes qui participent à ces luttes, le font fort-es de leur féminisme, avec une certaine façon de penser, d'associer et de développer ces luttes.

Dans cette perspective, il n'existe pas de lutte absolument prioritaire qui imposerait une hiérarchie des luttes et des objectifs, certains étant considérés comme plus déterminants que d'autres, les unes étant subordonnées aux autres. On retrouve ici l'idée que les luttes contre les différentes dominations constituent le centre de gravité du mouvement libertaire et émancipateur et qu'on ne peut pas s'attacher à une vision globale fondée sur l'idée d'aliénation, qui serait à renverser d'un seul coup et pour de bon. En ce sens, ce féminisme radical peut être associé à

des conceptions « post-modernes », c'est-à-dire relativistes et faisant le deuil des idéologies globalisantes. Cette position marque une divergence de fond avec des courants et des textes comme ceux que l'affaire dite de Tarnac a mis en évidence. De certains articles de la revue *Tiqqun* jusque dans *l'Insurrection qui vient*, de nombreuses assertions y sont d'ailleurs perçues comme des attaques explicites contre les mouvements féministes et leur façon de penser les luttes émancipatrices : cette idée qu'aussi particulières et imperceptibles qu'elles puissent sembler, ces luttes sont également autonomes et légitimes.

À « LA » lutte prioritaire, Pilar voit s'opposer, dans ce féminisme radical, la priorisation des luttes : à chacun-e et à chaque groupe en situation de trouver ses propres raisons d'être et d'agir, de s'autodéterminer, de s'appropriier les moyens de lutte pour son autonomie. Mais cela s'accompagne d'emblée de la recherche d'une intelligence dans l'articulation de ces combats, l'entretien des solidarités, le choix d'alliances plus larges dans des perspectives mouvementistes (c'est-à-dire de contribuer plus massivement à la contestation sociale et à sa radicalisation). D'où l'importance des relations internes et pragmatiques dans un mouvement (et un milieu) qui brasse et associe ces luttes. La recherche d'une telle intelligence stratégique passe autant par les liens avec d'autres composantes du mouvement social que par l'entretien d'une convivialité particulière au milieu libertaire, permettant l'alliance de personnes et de groupes qui ne sont pas forcément d'accord sur tout.

Quels que soient les sujets investis, Pilar voit dans ce féminisme radical, antiautoritaire, autonome, une base très solide, qu'elle porte comme une identité politique et personnelle, une marque de complicité et un mode d'engagement durable et conséquent, dans les luttes politiques et la transformation de sa vie.

Propos recueillis par Daniel Colson



Sérigraphie, Grenoble, 2010. Pensez à dater vos affiches (cherchez l'erreur) !